

ontre compromettre son avenir en épousant celle qui avait mérité de perdre sa confiance, et faire le sacrifice de son affection en renonçant à sa fiancée. L'amour doit reposer sur la confiance; c'est une condition sans laquelle l'affection ne peut durer. Et pour inspirer la confiance il faut la mériter, chose qu'on semble oublier parfois.

L'amour est un sentiment où l'idée du devoir doit dominer. C'est le principe qu'a suivi le jeune homme. Il considérait comme un devoir de ne pas lier sa vie à une personne susceptible de le trahir. Ainsi les liens qui les unissaient furent brisés.

La jeune fille pleura bien un peu, mais quelques jours après il lui semblait qu'elle avait oublié celui à qui elle jurait encore amour et fidélité huit jours avant. Elle changea d'amant comme on change de logement. Elle transporta tout son bagage d'amour. Les serments de fidélité qu'elle faisait au premier elle les adressait au second, avec même expression de sentiment, même promesse de l'aimer toujours et mêmes témoignages d'affection. Tout était pareil; il n'y avait que l'amant qui n'était pas le même.

Il me semble à moi que lorsqu'on peut aimer comme cela tout le monde, on n'aime personne. Donner son cœur à deux pour ainsi dire en même temps, c'est le garder; le prodiguer c'est l'avilir.

Mais il y a une certaine logique naturelle au fond du cœur qui redresse nos inconséquences, si toutefois il n'est pas trop tard pour les réparer. "Il est trop tard, maintenant," me disait la jeune fille. Elle éprouve des regrets cuisants de sa conduite. Lorsque l'amour passe dans un cœur, il laisse après lui soit le bonheur, soit la désolation et rarement le calme.

Est-ce par calcul, est-ce pour sentiment? tout de même elle regrette son premier amant. L'attrait de la nouveauté qu'avait le second s'émoissa assez vite. Après l'avoir regardé pendant quelque temps à travers le prisme séduisant des illusions, elle le voyait ensuite avec les yeux de la réalité, qui diminuèrent les qualités qu'elle lui supposait tout en lui dévoilant les défauts qu'elle ne lui connaissait pas.

Il n'était plus un héros de roman devant la volonté duquel tout devait céder. Ce n'était plus qu'un jeune homme comme tous les autres, aux prises avec les difficultés de la vie, luttant avec peine contre la réalité et gagnant pouce par pouce le terrain qu'il lui faut conquérir pour faire sa carrière. Elle perdit plusieurs de ses illusions. Et comme le sentiment qu'elle éprouvait pour lui reposait sur des illusions, il s'est considérablement affaibli. Le souvenir de l'autre lui revenait à l'imagination, comme une épave qui surnage sur les flots le lendemain d'un naufrage.

Pendant que son héros ou son idéal baissait dans son imagination jusqu'au niveau de la réalité, l'autre s'élevait dans l'échelle sociale jusqu'à la hauteur de son mérite, et la jeune fille déplorait de n'avoir pas lié son sort au sien, afin de monter avec lui. Il lui semblait que

l'amour qu'elle avait éprouvé pour lui n'avait fait que dormir sous la cendre et se réveillait plus virace que jamais. "Mais il doit me mépriser," disait-elle. "Tu l'as voulu," lui dis-je. Elle s'aperçoit qu'elle a perdu au changement et voudrait revenir au premier; mais il est trop tard, il a perdu la considération qu'il avait pour elle.

Maintenant, si elle refuse le second, elle risque de coiffer Ste-Catherine; car elle peut chanter comme Mignon: "Les jours ont passé, les fleurs se sont fanées." Cette triste perspective lui fait payer chèrement sa légèreté ou sa fourberie.

J'ai désapprouvé hautement sa conduite. Heureusement que nous avons assez d'exemples de constance et de fidélité parmi les jeunes filles pour nous racheter de cette faute.

Comme une seule légèreté peut compromettre parfois le bonheur de toute la vie! Lorsqu'on aime et qu'on est aimé, pourquoi chercher le bonheur ailleurs? On a tout ce qu'il faut pour être heureux. Victor Hugo avait bien raison de dire: "Deux êtres qui s'aiment! n'allez pas chercher plus loin le bonheur."

MARIE.

JACQUES

Scène de la vie canadienne.

C'était une belle fille que Jeanne. Avec ses dix-huit ans, la grâce de son âge, ses grands yeux noirs rêveurs, son sourire qui semblait une caresse, on songeait, en la voyant, aux anges du Paradis, et rien qu'à l'entendre parler on se souvenait qu'il y avait des oiseaux au fond des bois.

Mais Jeanne, depuis longtemps déjà, ne sourit plus, et tout en travaillant, elle songe et berce sa tristesse.

Tantôt l'aiguille court, poussée par les doigts agiles de la jeune fille, tantôt elle s'arrête, tandis qu'une larme brillante comme une goutte de rosée, tombe de ses cils et glisse sur la pâleur mate de son doux visage.

C'est que Jeanne est accablée par une grosse peine et que la douleur de son âme endort son attention et paralyse son courage.

Quel est donc ce chagrin de Jeanne?

Elle est jeune, elle est jolie, elle est honnête et courageuse... mais elle est pauvre. Elle aime et désespère d'être jamais à celui qu'elle a choisi.

Certes, Paul D... l'adore et souhaite vivement la prendre pour femme; il a un père riche... —riche! disons bien vite que M. D... père est un petit marchand, promettant à son fils son magasin, et exigeant une bru possédant au moins, dans le présent ou l'avenir, une somme de deux mille piastres!

C'était son dernier mot et il n'y avait point à revenir sur sa résolution, inébranlable comme son crédit de commerçant! Et, Paul, élevé dans le respect absolu de la volonté paternelle, n'aurait jamais osé la méconnaître.

Or, Jeanne vivait de son travail avec sa mère et un frère adoptif, et à peine parvenait-on à joindre les deux bouts de l'année.

En vain Paul faisait-il observer à son père qu'elle était habile ouvrière et saurait vite monter un atelier qui prospérerait: "Pour monter n'importe quoi, répondait l'obstiné marchand, il faut de l'argent; on n'arrive à rien sans une première mise de fonds."

Et Jeanne restait triste des journées entières. Paul venait bien la voir et lui répéter qu'il ne fallait pas perdre courage, que les choses s'arrangeraient tôt ou tard. Jeanne le laissait dire et ne se consolait pas: elle aimait tant et espérait si peu!

Quand sa mère entra, elle essuyait ses yeux et essayait un sourire. A quoi bon jeter le poids de son chagrin dans ce cœur déjà tant blessé? Pourtant elle avait besoin d'épancher sa peine, et instinctivement elle se tournait vers son ami d'enfance, son frère adoptif, leur compagnon, Jacques, ouvrier comme elle était ouvrière.

A qui se confierait-elle, d'ailleurs? si ce n'était à lui! Qui compatirait mieux à sa douleur que lui, le compagnon de son enfance, leur soutien à toutes deux... presque son frère?

Enfant trouvé dans un chantier, Jacques avait été recueilli, il y a vingt ans, par son père, qui, touché par cette infortune, avait élevé le *petiot*. Une fille était née au ménage; c'était Jeanne! N'importe; on le garda tout de même!

Jeanne et Jacques furent élevés à côté l'un de l'autre; ensemble ils jouèrent étant bébés, ensemble ils allèrent à l'école étant fillette et garçonnet. Et c'était alors touchant de voir la sollicitude du petit pour sa sœur. Il lui portait ses livres, son panier lui prenait la main pour franchir les rues encombrées, la veillant, la protégeant comme l'eût fait une mère.

Le père de Jeanne mourut; les deux enfants entrèrent en apprentissage et les années se succédèrent.

Maintenant, Jacques avait vingt ans. Il travaillait dans une grande forge. Sa chambre était voisine du logement des deux femmes et il prenait ses repas avec elles.

Toutes deux il les aimait bien!

Jeanne surtout! Oh! c'était pour elle une affection absolue, une adoration de tous les instants. Il la trouvait si bonne, si pure, si jolie!

Comme il était fier et heureux lorsque le dimanche, à l'issue des offices divins, il se promenait avec elle et qu'il sentait son bras s'appuyer doucement sur le sien! Comme il était joyeux lorsqu'il pouvait lui offrir un ruban, un petit cadeau!

Oui! il aurait bien voulu la voir heureuse... mariée à un homme digne d'elle... et cependant il ne songeait point à tout cela sans un serrement de cœur. Quand elle serait mariée, qu'advierait-il de lui et de leur amitié si douce? Jeanne serait toute entière à son mari. Il ne serait entre eux qu'un tiers incommode.

En y songeant, une grande mélancolie le prenait. Cependant il n'osait penser que lui, enfant trouvé, grossier forgeron, pourrait s'élever jusqu'à elle. Rien qu'à la voir, il se sentait gauche, lourd et comme gêné d'une timidité dont il n'était le maître. Il n'osait lui serrer la main, tant il craignait la froisser, la blesser peut-être dans sa rudesse d'ouvrier. Il n'osait parler, de peur de l'interrompre... et il faisait si bon l'écouter!

Jacques emportait de ces doux babillages comme une musique qu'il se chantait ensuite à lui-même et qui lui réjouissait le cœur.

**

Jeanne se confierait-elle à son frère? Vingt fois elle fut sur le point de lui parler, vingt fois son aven s'arrêta sur ses lèvres. Une pudeur la retenait, et puis pourquoi l'attrister, lui aussi. Un jour, cependant, il surprit une larme.

Qu'as-tu? lui dit-il. Rien. Mais si. Mais non. Allons donc? Je te sens souffrir depuis plus d'une semaine! On t'a blessée! insultée, peut-être? —Non, je t'assure. —Si, et je le saurai! Jacques était frémissant. Jeanne sentit en